

Édito

Vieilles, où serons-nous ?

Clothilde Palazzo-Crettol, Farinaz Fassa, Marion Repetti
et Vanina Mozziconacci

Le «Manifeste de la femme plus âgée»¹, traduit et publié en 1976 dans *Nouvelles féministes*, journal de la Ligue du droit des femmes, commence par ces mots :

Nous ne tolérerons plus notre effacement ni le fait d'être reléguées dans un coin comme des poids morts. Nous ne nous laisserons plus traiter comme des non-personnes qui sont juste un fardeau.

Engagée et militante, cette déclaration rappelle le cumul des discriminations subies par les vieilles prétendument devenues inactives, poussées hors du monde, ostracisées et privées, pour la majorité d'entre elles, de moyens financiers suffisants. Elle se dresse en faux contre l'image de ces vieilles dames, drapées de noir, assises devant leur maison, à qui on accorde ou qui s'accordent, un temps, le droit de moins faire. En effet, qu'il s'agisse de participer à la production de biens ou à celle d'êtres humains, le travail des femmes a été minoré à tel point qu'il en est devenu un arrière-plan, un soubassement qui ne se remarque pas et sur lequel peuvent s'appuyer et se détacher les activités masculines (Frye, 1983). Dans une logique d'extorsion des forces de travail, le travail des femmes ne se remarque que lorsqu'il n'est plus fait.

Quarante ans plus tard, quelle est la place des vieilles dans la société ? Un premier constat s'impose : le rallongement de l'espérance de vie dans la

1. *Nouvelles féministes* (revue paraissant de décembre 1974 à mai 1977) a publié en mai 1976 une traduction de ce texte nord-américain dont le titre original est «*Manifesto of the older woman*». L'auteur de ce manifeste est Aurélia Morris, une féministe américaine âgée de 73 ans lors de la publication : elle fait cette intervention au Tribunal international des crimes contre les femmes qui a lieu à Bruxelles en 1976 et y déclare notamment : «*We will no longer tolerate our invisibility. We will no longer permit ourselves to be shunted into the corner. We will no longer let ourselves be considered as non-persons who are just burdens.*» Nous remercions Margot Giacinti d'avoir retrouvé ce document quasiment inconnu dans les archives personnelles de Martine Storti, qu'elle a consultées en janvier 2021 (on peut également retrouver ce texte à la bibliothèque Marguerite Durand, côte DOS 179 VIO). Du fait de la difficulté à accéder à cette réflexion précoce sur la vieillesse au féminin, nous ne résistons pas à la tentation d'en donner la formule originale.

plupart des pays a produit des mutations démographiques majeures et les vieilles sont plus nombreuses que jamais. Deuxième constat : les attentes face aux retraité-e-s se sont modifiées et on enjoint aux senior-e-s de rester en activité et en forme pour « réussir » leur vieillesse. Nombre de secteurs, notamment dans l'action sociale et éducative, comptent sur leur travail bénévole, en particulier celui des femmes, pour fonctionner : en Suisse par exemple, selon les statistiques en notre possession, les grands-mères ont assumé 153 des 223 millions d'heures de garde des enfants accomplies par les grands-parents en 2016 ; en outre, en 2020, 33% de l'ensemble de la prise en charge des enfants leur est attribuée (Branger *et al.*, 2020). Rappelée à l'occasion des confinements que la pandémie de Covid-19 a imposés, l'importance de ce travail gratuit n'a pas suffi à ce qu'il soit valorisé.

Loin d'être remerciées comme contributrices (prioritairement auprès de leur parentèle, mais aussi plus largement de la communauté), les vieilles devraient être reconnaissantes aux plus jeunes de leur faire encore une place et de leur donner ainsi des occasions de s'activer, et donc de « bien vieillir » ! Ne plus participer officiellement à la production ou à la reproduction condamne ainsi les vieilles à la disparition en tant que sujet collectif. Quel retournement stupéfiant : la déprise comme expression de réaménagement de sa vie n'est plus un horizon, et l'activation devient une obligation !

L'occultation même des termes « vieilles » et « vieillardes » dans le langage courant (Charrel, 2021) est un révélateur de la manière dont la société patriarcale traite et imagine les vieilles, dans une opposition stérile : frange de la population productive et séductrice *versus* frange non productive et repoussoir. Cette manière de (ne pas) voir les vieilles empêche de les envisager comme sujettes actives, pensantes et vivant leur vieillesse comme un moment significatif de la vie à l'instar des autres périodes. Dans le même temps, les vieilles femmes deviennent parfois sur-visibles, notamment dans les discours médiatiques qui les présentent comme des symboles d'une altérité radicale, aux prises uniquement avec la déchéance et la démence, participant ainsi à la construction d'un nouvel espace de relégation pour les femmes. C'est pourquoi, en une sorte de femmage, nous assumons avec fierté l'usage de ces deux vocables dans cet éditorial. Dire vieilles et vieillardes, c'est aussi prendre le contrepied de ce qui se joue derrière ce que nous pouvons appeler le « syndrome de Mauricette » en référence au « syndrome de la Schtroumpfette »². Mauricette, 78 ans, est la première femme vaccinée contre le Covid-19 devant les médias en France en 2020. Mise sur le devant de la scène dans ce contexte particulier, la vieille dame cache la forêt des vieilles personnes – majoritairement des femmes –

2. Le syndrome de la Schtroumpfette renvoie à la sur-représentation quantitative et qualitative (volontaire ou inconsciente) des protagonistes masculins dans les œuvres de fiction, au détriment des protagonistes féminines, souvent réduites à un seul personnage – soit à une seule Schtroumpfette, blonde et pulpeuse de surcroît.

isolées, confinées, voire décédées et mal comptées dans les établissements accueillant les personnes âgées pendant la crise sanitaire. Mauricette est en effet montrée à la télévision française, mais elle ne dit rien, elle n'est présentée que par son prénom, déchu du titre de Madame, comme les enfants ou les servantes. Il n'y a aucun espace pour son point de vue, en tant que lieu de compréhension du monde telle que les vieilles l'expérimentent. «Mauricette» incarne la position souvent imposée à ceux, et surtout à celles, qui sont sans pouvoir, sans voix et sans volonté reconnue. Objet de l'action publique des débuts de la pandémie, elle illustre les deux facettes de la méconnaissance ou de l'absence de reconnaissance (Fraser, 2005) – l'invisibilité des personnes, ainsi que la sur-visibilité de leurs «manques» – et la difficulté à affirmer sa subjectivité en tant que sujette ET vieille.

Force est ainsi de constater que la vieillesse a un double effet pour les femmes : elle les assigne à dissimuler leur avancée en âge ou les rend invisibles en tant qu'actrices de leur destin. Ainsi, au *backgrounding*³ féminin que subissent la majeure partie des femmes s'ajoute l'occultation du vieillissement, de la vieillesse et des vieilles. S'éloignant de la figure archétypique de «La Femme», par définition jeune, à la plastique inaltérée et à laquelle l'inexpérience interdit l'accès au pouvoir et à la parole publique, les vieilles provoquent la répulsion. Estampillées comme ni reproductives ni productives, comment les femmes âgées pourraient-elles encore avoir une place de choix et de la considération dans une société qui valorise la perfectibilité corporelle et la rentabilité (du soi notamment), et qui appréhende les femmes à travers leur fécondité et leur désirabilité ?

C'est à ce type de questionnement qu'invitent l'ensemble des articles du *Grand angle* ; leurs propositions radicales ou nuancées s'éloignent des traitements parfois réducteurs faits aux vieilles. La clé de voûte de la réflexion se départit d'une lecture de la vieillesse construite sur l'image de la colline : une augmentation de soi durant la jeunesse qui permettrait de s'arracher à la nature et de se construire comme sujettes autonomes, à laquelle succéderaient la plénitude de l'âge mûr et la décrépitude inéluctable de l'avancée vers la mort.

L'article de Toni Calansanti et Neal King, traduit ici, est une critique du «vieillissement réussi» (*successful ageing*) qui domine les discours publics sur la vieillesse en Amérique du Nord. Il analyse l'impact de ce modèle sur la vie quotidienne et sur l'identité de genre des personnes d'«âge moyen» (dans la quarantaine et la cinquantaine), montrant que la norme

3. Val Plumwood (1993), à la suite de Marilyn Frye (1983), utilise ce terme pour désigner le traitement que subissent les femmes, considérées comme toile de fond d'une sphère dominante, qui apparaît au premier plan et qui est celle de la logique patriarcale et capitaliste. Ironie de la langue et révélateur de ce que subissent les vieilles, ce terme désigne aussi en anglais «l'alimentation de fonds» qui vise à engraisser les jeunes veaux afin d'augmenter leurs poids comme viande de boucherie.

du vieillissement réussi reproduit l'âgisme et la croyance selon laquelle la vieillesse est un problème dont les individu-e-s sont responsables. L'article donne aussi à voir que la lutte pour ne pas devenir vieilles et vieux prend des allures bien différentes selon les sexes : pour les unes, il s'agit de masquer les inévitables modifications corporelles ; pour les autres, il s'agit de lutter contre la perte d'un pouvoir d'action manifesté par la résistance à la fatigue et par la force physique. Les liens que les enquêté-e-s établissent entre vieillissement réussi et actions à entreprendre pour éviter les signes de la vieillesse rendent compte du statut ambivalent de la figure des vieilles, invisibles car leur corps n'est plus séduisant, et trop visibles comme figures inversées de ce qu'elles devraient être.

Visibles, les vieilles femmes sont dangereuses... invisibles, elles sont insignifiantes. Le pouvoir prétendu ou réel, mais trop visible aux yeux des hommes en tout cas, a coûté la vie aux sorcières de l'histoire européenne et explique en partie l'importance des féminicides qui touche actuellement les continents africain et américain (Federici, 2021). À l'inverse, la moindre valeur du travail des femmes, construite par les politiques publiques, prive les vieilles d'une bonne part des ressources auxquelles elles pourraient prétendre si leur travail avait été rémunéré à son juste prix. Elles sont en effet les plus pauvres, on le sait et on ne fait rien, voire on laisse s'aggraver les inégalités comme si elles n'existaient pas. Ce jeu de dupe, entre visibles et invisibles, conduit à n'envisager les vieilles ou les vieillards que sous l'angle de l'assujettissement, du déficit et de la dépossession.

Les vieilles à l'ombre des politiques socio-sanitaires

Le déni de reconnaissance des vieilles personnes et particulièrement des vieilles femmes marque les interventions sanitaires ou sociales. Les vieilles y sont principalement traitées comme objets de soin, déssexualisées ou victimes d'injustices. Dans une cruelle ironie, la société patriarcale, capitaliste, et renforcée par le néolibéralisme, met ces femmes dans une situation où plus elles prennent soin des autres pendant leur vie, moins la collectivité prendra soin d'elles à la fin de la leur.

Dans leur article, Marion Braizaz, Kevin Toffel et Angélick Schweizer proposent, à partir d'entretiens avec des infirmières et infirmiers, une lecture de la prise en compte genrée de la sexualité dans des maladies qui en sont des agressions et qui touchent particulièrement les gens âgés, à savoir : le cancer colorectal, de la prostate et du sein. L'horizon léthal associé au cancer empêche les soignant-e-s de première ligne d'aborder frontalement les questions de sexualité. À leurs yeux, la sexualité des patient-e-s ne constitue pas un objet de préoccupations ; leurs représentations de l'âge et de capacités reproductives dépassées rendent les questionnements sur la sexualité encore moins légitimes, particulièrement pour les femmes.

Dans la même veine que ce que Calasanti et King ont montré, les auteur·e·s constatent que, dans le milieu infirmier, l'apparence constitue un sujet jugé important pour les femmes jeunes, alors qu'il n'est que rarement abordé avec les hommes et les vieilles. Un corps de femme vieillissante pouvant difficilement susciter le désir de qui que ce soit, faire naître le désir du partenaire (supposé, par omission, masculin) deviendrait secondaire. De fait, dans le grand âge, la dépendance ou la démence, le corps ne subsiste souvent que comme source de soins à donner, et de dégoût lorsqu'il s'agit de s'occuper des linges souillés, comme le montre l'article d'Annick Anchisi dans le *Champ libre*. Et, là encore, ce sont des femmes, peu diplômées et très chichement payées, qui s'acquittent de tâches très difficiles que les familles – notamment les femmes de ces familles – ont abandonnées. Faites de gestes qui mêlent *cure* et *care*, ces tâches sont empreintes de culpabilité lorsque la répulsion émerge. Relatant son parcours de soignante et de chercheuse, Anchisi éclaire efficacement le doublet invisibilité/visibilité : l'expérimentation des corps vieillissants et défaillants ne se parle pas, se vit dans la gêne et la honte, mais fait partie des épreuves imposées aux femmes soignantes, quels que soient leur âge et l'âge ou le sexe de leurs patient·e·s, et quelles que soient leurs conditions de travail. Cet article offre aussi des pistes pour comprendre comment certaines disparitions se construisent à l'aune des politiques sociales et des recherches sociologiques sur la vieillesse.

Paul Hobeika propose une lecture de l'invisibilisation à laquelle sont soumises les vieilles femmes au travers des mécanismes administratifs liés au versement des pensions de réversion en cas de veuvage. S'appuyant sur une enquête ethnographique auprès d'une association qui aide les veuves à faire valoir leurs droits, ainsi que sur l'analyse de nombreux dossiers, il montre que les freins mis (volontairement) à la perception de ces pensions ont pour conséquence de décourager les vieilles les plus étrangères aux logiques administratives. Les conditions pratiques de l'attribution de ces pensions sont faites de délais, de non-réponses et de culs-de-sac qui rendent les bénéficiaires invisibles – au sens littéral – aux agent·e·s de l'administration publique. L'étude de Hobeika permet ainsi de saisir comment l'exploitation des femmes et la dévalorisation du travail domestique se perpétue jusque dans le veuvage.

C'est à une réflexion focalisée sur l'articulation des rapports de classe et de sexe que convie l'article de Nathalie Burnay et Amélie Pierre. Étudiant le regard que portent des bénéficiaires des deux sexes et de différentes classes sociales sur l'aide à domicile en Belgique, les autrices donnent la parole à celles et ceux que la maladie a contraints à accepter l'irruption dans leur foyer d'une personne étrangère à leur intimité. S'y dessine de manière nette une ligne de partage de sexe et de classe : l'intrusion est facilement acceptée par les hommes, accoutumés à ce qu'une autre – une femme le plus souvent – entretienne leur ménage, et par les femmes aisées ou qui étaient professionnellement actives. Ces dernières, nanties qu'elles sont des savoir-faire

et des codes propres à leur ancienne position, parviennent à transformer cette présence professionnelle et a priori envahissante en présence amie. Au contraire, pour les femmes des milieux populaires et qui ont consacré une part importante de leur vie à prendre en charge leur ménage et leurs proches, cette ingénérce est insupportable.

Ces contributions, en pointant la violence symbolique du système de genre, du jeunisme et des normes de classe, dessinent les vieilles comme des personnes qui n'ont pas droit à la parole, à la sexualité et à une vie décente. L'absence de reconnaissance donnée à leur travail se poursuit et s'amplifie dans la vieillesse, tout comme se maintient l'idée que leurs corps n'existent qu'au travers de la désirabilité qu'ils inspirent (ou pas) aux hommes, l'hétérosexualité sous-tendant l'ensemble de ces réflexions. En repensant à la question que Simone de Beauvoir posait dans *La vieilleuse* (1970) – «Les vieillards sont-ils des hommes?» – et à l'affirmation de Monique Wittig (2013) – «Les lesbiennes ne sont pas des femmes», mais «des transfuges à leur classe», parce qu'elles n'ont pas à se soumettre à la domination des hommes dans leur vie intime –, nous nous interrogeons: les vieillardes sont-elles encore des femmes? Sont-elles des dominées parmi les dominés ou, au contraire, des transfuges libérées de la classe des femmes?

Se ressaisir comme sujettes

Deux contributions du *Grand angle* offrent des réponses partielles à ces questions, l'une de Lisa Buchter, Mina Guinchard et Annie Le Roux, l'autre de Lorine Dumas et Juliette Rennes. Bien que sur des thèmes différents, leurs articles proposent de contrer la double domination que vit une vieille femme, par une ressaisie de soi-même au travers de l'affirmation d'un point de vue spécifique, celui de la vieillesse au féminin. Les autrices esquissent ce qui permet d'éviter l'invisibilisation et la sur-exposition indécente, décrites plus haut. Elles montrent qu'un tel changement de perspective passe tant par la non-conformité aux représentations et aux attentes dont les femmes font l'objet (par exemple dans les arts) que par l'affirmation du droit d'être reconnues pour ce qu'elles sont. Partant de réflexions et de recherches féministes, ces articles examinent comment les vieilles peuvent résister à la déprise qui leur est imposée en tant que vieilles ET femmes. Dans le premier, il s'est agi de redonner du poids à la parole des vieilles dans une recherche; dans le second, il s'est agi de faire place à des images artistiques de la vieillesse au féminin produites par celles qui en font l'expérience. Les deux articles se rejoignent dans une forme de lutte contre l'injustice épistémique vécue dans et par le vieillissement qui s'exprimait déjà dans le Manifeste de 1976: «Nous possédons en nous des valeurs égales à celles des générations plus jeunes à offrir à la société tout entière et à chacun de ses membres (...). À aucun prix nous ne voulons imposer nos idées aux plus jeunes, mais échanger, les partager d'un côté comme de l'autre.» Aujourd'hui encore, la reconnaissance de

l'expertise des vieilles reste un enjeu : c'est le mot d'ordre, par exemple, des militant·e·s de l'association Gray Panthers⁴, des autrices du dossier «L'Esprit vieille» de la revue *Panthère Première* (2021) ou de l'Université populaire Unisavie adossée à la célèbre maison des Babayagas de Montreuil.

Pour sa part, l'article de Lisa Buchter, Mina Guinchard et Annie Le Roux retrace une expérience de recherche-action participative (RAP) au cours de laquelle les processus de reproduction des rapports sociaux d'âge et de sexe se sont révélés prégnants. Il met en évidence leurs effets néfastes sur la participation réelle des vieilles qui pourtant constituent un groupe central dans le projet. Les autrices montrent en effet que la non-prise en compte de celles-ci, soit leur invisibilité, est une forme de domination qui structure et façonne la production de savoir. Elles insistent toutefois aussi sur le fait que la mise en discussion explicite des rapports de genre et d'âge dans l'objet de la recherche a permis aux participantes âgées de (re)prendre un rôle significatif dans le projet et de mieux se l'approprier.

Quant à l'article de Lorine Dumas et Juliette Rennes, il s'inscrit à la croisée de l'histoire de l'art et des études féministes du vieillissement et nous invite à nous demander, non pas ce que l'âge fait aux femmes, mais ce que les artistes femmes font de leur âge et de leur vieillissement. Il étudie l'œuvre d'artistes féministes ayant choisi de perturber le champ de l'art visuel ordinaire qui privilégie la transmission des normes dominantes de la jeunesse, de la beauté et de l'hétérosexualité. En décidant de mettre l'accent sur ce qu'elles sont et non sur ce qu'elles ont été, les artistes étudiées ici prennent leur propre corps comme objet de leur travail artistique et s'affranchissent des représentations qui font des corps des vieilles uniquement des objets qui disparaissent ou qui dégoûtent. Que ce soit à travers la peinture d'Alice Neel et de Joan Semmel, la photographie de T. À Corinne, d'Ester Ferrer et de Linn Underhill, ou les assemblages et les broderies détournées d'Annegret Soltau, les autrices montrent la jubilation joyeuse et puissante qui émerge du processus émancipateur qu'est la reprise en main de leur image par les artistes.

Ces deux articles symbolisent à nos yeux des actes de réappropriation d'un vécu et participent d'une revendication d'être soi inscrite dans les croisements de l'âgisme et d'autres axes de domination. Ils dessinent la vieillesse comme une période porteuse d'espoir et luttent contre l'effacement social ou la réification qui sont imposés aux femmes vieillissantes. Ce faisant, ils dévoilent les stratégies convoquées dans ces processus de ressaisissement de soi⁵. Comme les vieilles des milieux aisés face aux aides-soignantes à domicile décrites plus haut, les artistes peuvent jouer avec les codes dominants de

4. [www.graypanthersnyc.org/]

5. Voir le titre de l'ouvrage récent d'Anne-Marie Lagrave, dont le dernier chapitre est consacré au vieillir au féminin : *Se ressaisir* (2021).

leur art, témoignant ainsi, à travers ce jeu, de leur connivence avec ces codes. Quant aux femmes âgées associées à la recherche participative, elles reconquière une prise de parole légitime en s'alliant avec les chercheuses.

Vieillesse au féminin et pouvoir sur soi

Marqueur des articles de ce *Grand angle*, le doublet invisibilité/visibilité des vieilles témoigne de la difficulté à penser en même temps vieillesse au féminin et pouvoir sur soi, sur sa vie et sur la vie de manière plus générale. À ce titre, de nombreux domaines de la vie des vieilles devraient encore être étudiés, elles restent trop absentes de certains champs des études féministes francophones⁶. Par exemple, à la suite de notre appel à contributions, qui pourtant s'intéressait à l'impact de différents rapports sociaux sur l'égalité et la liberté dans la vieillesse au féminin, aucune proposition ne nous est parvenue traitant des femmes âgées puissantes, que ce soit en politique ou dans leur fin de carrière professionnelle. Nous n'avons pas reçu non plus de propositions concernant les discriminations en matière de logement, de santé ou d'accès à certains soins qui émaillent la vieillesse des femmes. Et enfin, de manière peut-être plus surprenante encore, puisque ces thématiques forment le terreau des études féministes matérialistes, rien ne nous a été proposé sur les vieilles qui peuvent être associées aux marges en matière de sexualité (les lesbiennes par exemple) ou de division sexuelle du travail de *care* (comme celles qui rechignent à s'occuper de leurs petits-enfants). Tout se passe comme si, premièrement, l'expérience et le pouvoir étaient si antithétiques à la vieillesse au féminin qu'on ne parvient pas à les envisager conjointement ; deuxièmement, comme si l'articulation travail-famille occupait toute la scène, évacuant les vieilles, qui n'ont plus personnellement la responsabilité de l'élevage des enfants, hors du panorama des inégalités ; et troisièmement, comme si la vieillesse était une déviance, suffisante en soi pour qu'on ne puisse pas penser des vieilles résistant à d'autres injonctions et assignations.

Concrètement, les contributions réunies ici montrent que les normes de jeunesse persistent souvent comme références implicites lorsqu'il s'agit de penser les vieilles et les vieillards. Les articles soulignent à quel point il semble difficile de concevoir que ce moment particulier de la vie puisse se conjuguer, pour les femmes, à l'aune de l'expérience heureuse, de la carrière accomplie, de la volonté maintenue de vivre de manière émancipée et féministe ou du souhait d'être simplement vieilles, sans devoir de justification. Les contributions du *Grand angle* jettent néanmoins une lumière vive et porteuse de connaissances nouvelles sur la prise en compte de la vieillesse au féminin. Elles rendent compte des efforts qui sont faits (ou non) pour

6. Ces thématiques sont plus abordées dans la littérature anglophone. Les travaux de Carroll Estes (2004) et de Toni Calasanti et Kathleen Slevin (2007) en sont un bon exemple.

réhabiliter les sujettes vieillissantes comme telles. Mais elles donnent aussi à voir d'une manière limpide à quel point la société actuelle assigne une place secondaire à toutes les femmes et oublie encore plus facilement les vieilles. En filigrane, elles laissent deviner ce qu'il faut de capital culturel, de volonté et de solidarité pour s'émanciper de ces normes et affirmer sa capacité d'action. Les articles montrent aussi ce qu'il faut de liberté pour remettre en cause les normes de beauté, de sexualité ou d'âge, et pour proposer des images de vieilles différentes de celles que le regard dominant renvoie. Ils proposent donc un regard transformé. Sans un tel bouleversement, il y a fort à croire que nous continuerons de vivre dans un monde où «les femmes ne vieillissent pas, elles disparaissent»⁷. ■

Références

- Beauvoir, Simone de (1970). *La vieillesse*. Paris: Gallimard.
- Branger, Katja, Isabelle Künzler, Andrea Mosimann et Laure Alizée Tallent (2020). «Accueil extrafamilial et parascolaire des enfants en 2018». Neuchâtel: Office fédéral de la statistique, «Actualités OFS».
- Calasanti, Toni et Kathleen Slevin (2007). *Age matters: Re-aligning feminist thinking*. New York: Routledge.
- Charrel, Marie (2021). *Qui a peur des vieilles?* Paris: Les Pérégrines.
- Estes, Carroll (2004). «Social security privatization and older women: A feminist political economy perspective». *Journal of Aging Studies*, 18 (1), 9-26.
- Federici, Silvia (2021). *Une guerre mondiale contre les femmes. Des chasses aux sorcières au féminicide*. Paris: La Fabrique.
- Fraser, Nancy (2005). *Qu'est-ce que la justice sociale? Reconnaissance et redistribution*. Paris: La Découverte.
- Frye, Marilyn (1983). *The politics of reality: Essays in feminist theory*. New York: Crossing Press.
- Lagrange, Anne-Marie (2021). *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*. Paris: La Découverte.
- Panthère Première (2021). Dossier «L'esprit vieille», n° 7.
- Plumwood, Val (1993). *Feminism and the mastery of nature*. New York: Routledge.
- Wittig, Monique (2013). *La pensée straight*. Paris: Éditions Amsterdam.

À propos de la couverture

Swed Oner est muraliste, un art au travers duquel il crée un pont entre les habitant-e-s d'un quartier et leur environnement.

«Juillet 2019, il fait très chaud dans les ruelles du quartier de la Méditerranée à Montpellier. Mon amie Françoise me parle de Mère, qui n'habite pas loin. Lorsque je la vois pour la première fois, c'est le choc. Quelle beauté, quelle élégance: du chapeau aux escarpins, l'allure est soignée, le sourire est communicatif.

Après plusieurs années dans le Sud de la France, Mère, 85 ans de vie, est repartie vivre à Tahiti.

Mes remerciements vont à Françoise et Philippe ainsi qu'à Mère pour avoir accepté de partager un bout de son intimité.»

7. [<https://womentoday.fr/sexisme-et-agisme-la-double-peine/>].